



Les Beatles



Les Beach Boys

## BEATLES

ROCK 'N' ROLL MUSIC  
Pathé-EMI 06137/8

OLDIES BUT GOLDIES  
(36 45 tours simples)

1 - Get back / Don't let me down  
- 2 - Ballad of John and Yoko /  
The old brown shoe - 3 - Come  
together / Something - 4 - Let it  
be / You know my name - 5 -  
Please, please me / Ask me why -  
6 - She loves you / I'll get you -  
7 - PS : I love you / I want to hold  
your hand - 8 - Yesterday / The  
night before - 9 - I need you /  
Dizzy Miss Lizzy - 10 - Help /  
I'm down - 11 - Long tall sally /  
She's a woman - 12 - Ticket to  
ride / Yes it is - 13 - Eight days a  
week / I'm a loser - 14 - I feel  
fine / Kansas City - 15 - Rock  
and roll music / I'll follow the sun  
- 16 - No reply / Baby's in black  
- 17 - I should have known bet-  
ter / Tell me why - 18 - And I  
love her / If I fell - 19 - Thank  
you girl / All my loving - 20 - A  
hard day's night / Things we said  
today - 21 - Can't buy me love /  
You can't do that - 22 - From me  
to you / Devil in her heart - 23 -  
Twist and shout / Misery - 24 -  
We can work it out / Day tripper  
- 25 - Michelle / Run for your  
life - 26 - Paperback writer /  
Rain - 27 - Eleanor Rigby / Yel-  
low submarine - 28 - Girl / Now-  
here man - 29 - Penny Lane /  
Strawberry fields for ever - 30 -  
The long and winding road / For  
you blue - 31 - All together  
now / Hey Bulldog - 32 - All  
you need is love / Baby you're  
a rich man - 33 - Hello good-  
bye / I am the walrus - 34 - Lady  
Madonna / The inner light - 35 -  
Hey Jude / Revolution - 36 - Ob-  
la-di, ob-la-da / While my guitar  
gently weeps.

## BEACH BOYS

15 BIG ONES  
Reprise 54079 (dist. WEA)

Tout ce qu'un ciel peut vous don-  
ner, c'est l'intuition vertigineuse  
de l'espace. Les nuages, qu'ils  
moutonnent, qu'ils filent ou qu'ils  
crèvent, les profondeurs bleues,  
puis rouges puis noires, et, plus  
tard, plus loin, les étoiles sans la  
mesure de rien, sauf qu'elles vont  
si vite qu'on frissonne de les  
craindre soudain derrière soi. Et  
ça bouge dans tous les sens, de  
haut en bas, sans qu'on sache qui  
obéit à quoi, et rien ne souffre au  
milieu que nous autres, nos blés,  
nos cabanes, nos galères et nos os,

et le soleil d'été menace en rigolant. Alors qu'est-ce qui vaut mieux, dans ce chaos boudeur, hautain et gracieux, se mordre la queue ou danser sur les tanières et flirter sur les vagues ?

C'est drôle de penser qu'à peine après notre fuite furieuse et dérisoire hors des canaux de concentration, des types marrants grattent sous le béton, ouvrent les coffres de nos grands-mères, boivent un coup et repartent peïnards, poches pleines, affichant leurs clins d'œil sur les murs violés comme des chewing-gums. Sûr, eux aussi ont dû savourer tous les vieux rocks des radios de nuit. Et « Rock'n'Roll Music », dans ces conditions, ça doit faire un méchant plaisir. Mais surtout, quelle santé, cette musique, chapeau les Anciens !

\*  
\*\*

Les mecs soulèvent d'un geste auguste leurs lunettes noires font lentement jouer les ombres sous les muscles et gravement pivoter leurs yeux, dédaignant les chairs flasques, les boutons d'acné et les maillots trop larges - qu'ils épouseront sans doute bientôt - pour plisser des paupières tels des rois généreux et canailles à cause de fesses et de seins qu'ils espèrent viande à eux, alors que bien souvent, l'eau seule saura les envelopper.

La mer... La grande goulue se moque de toutes les vanités, et encore plus des roucoulaudes plutôt pas très finaudes, pas très glorieuses de ceux qui chassent la taupe au bord du trou, vieille curie, misérable hallali. Et les couples gigotent et les marmots barbotent, que la mer avalerait d'une vague juste un peu nerveuse. Et les filles ?... Oh, quant à elles, les nanas s'en frottent l'aisselle sur le juke-box du bistrot, le fauteuil des aïeux ou le nombril d'un poisson-scie. L'été, les filles battent le tambour d'une étrange guérilla, gagnée d'avance, dans un mouchoir violet. Elles lancent parfois - souvent - des œillades folâtres, mais c'est un autre artifice pour rendre hommage à leur pouvoir, quand elles forcent des fusées à fondre ou des chars amphibies à s'enliser dans leurs sables, et quand elles-mêmes s'éloignent sans le moindre mouvement en arrière. Mais le cul, en été, gèrerait des nids de frelons rien que par la griserie des parfums de pollen.

\*  
\*\*

La pochette du Beach Boys est amusante, pleine d'une saveur caustique amplement justifiée. Un



graphisme racoleur, plastifié et vulgaire comme une réclame de sucettes chaudes, et sur fond bleu dégradé, idéal, dans les cinq cercles olympiques, cinq bobines parfaitement souriantes, mais totalement décavées.

Des rides, des poches et des poils partout. Et ce titre pour grande surface !

« 15 Big Ones », c'est la main gauche des Beach Boys, eux-mêmes se chargeant de couvrir leur envahissant passé tout en rouleaux d'écume sempiternelle. La main droite tendra plus tard un vrai nouvel album, avec des morceaux reflétant les BB d'aujourd'hui, tous la trentaine aisément dépassée : la preuve, ça s'appellera « Transcendental Meditation », quatre ans après « Holland ».

Rien à voir avec cette rocambolesque promenade à travers la jeunesse de leur corps qu'ils nous offrent là, grâce à leur tête (trop ?) mûre, comme dans le plus invraisemblable feuilleton S.F. des années cinquante. A la base, l'alchimie réellement dingue de Brian Wilson qui mêle, dans une même cire, les vieux standards populaires américains, rocks et romances, à de fausses vieilles chansons d'eux conçues façon Musée Grevin. Aussi vicieux que si John Ford re-tournait « Rio Grande » en gardant Wayne à l'âge qu'il a, et soignait couleurs et décors à outrance. Quel intérêt ? Les Indiens colleraient la trempe aux cavaliers téméraires, voilà. Ce n'est plus de la nostalgie guillerette, mais sûrement une joyeuse farce anachronique, une auto-parodie drôle et délicieuse. Et puis, la facétie wilsonienne coupe heureusement le sifflet aux inépuisables compilations toujours fidèles à la Saint Jean. Enfin, le disque est magnifique, de la première à la dernière note dominé par le fluide de Brian, en grande forme. Sa griffe, comme celle de Phil Spector et des bouilleurs de cru d'Armagnac, n'a fait que se bonifier en vieillissant. Vivent donc les faux moines et leurs monastères aux oratoires magiques.

Car seule une science miraculeuse, amoureuse des chansons, des voix, des instruments et des

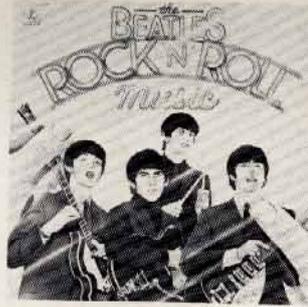
machines a pu guider le groupe sans son œuvre d'orfèvre fou. Pas un salon meublé en Louis XV bidon, mais une pièce, un pavillon préservé par un maniaque infensif-et-genial-et-timide, où bibelots et figurines s'animent si gracieusement qu'on en oublie toute la technique du savant. Ultra-sophistiqué quant au son (puissance finement contenue, souple, salée, aqueuse), volontairement naïf quant aux paroles (pudeur, peines, joies et désirs types 60'), tout le travail de « Holland » et de « Pet Sounds » appliqué à des rengaines éculées, toujours prêtes à revivre. Ecoutez ce « Rock'n'Roll Music » chaloupé, ce « Chapel Of Love » extasié, ce « Blueberry Hill » (hommage à toi, Fats) en majesté, et puis les savoureux pastiches signés Wilson, Love ou Jardine, les yeux bien clos et la main vague en face d'un verre, et vous jouerez après: quoi est de qui? Les voix coulent, sublimes, surtout celle de Brian d'Outre-Tombe. Quel âge ont vos rotules? Celui de votre danse, oui, « just that same song », encore et encore. Ne pleurez pas sur l'avenir du rock avec ce disque, gardez vos larmes pour les sables de l'an passé. « 15 Big Ones », c'est comme l'eau, palpable et irréel, merveilleux comme elle.

\*  
\*\*

Le soleil plie et les bestioles commencent à papoter, orchestre tintinabulant. Mais la vapeur des villes ne s'échappe jamais tout à fait, quand la pluie a trempé ses limons maudits et gluants. Ceux qui glissent toute l'année sur les artères, de flaques en bouges, de rames sombres en chambres vides, ceux-là sentent que leurs doigts claquent mou, que leurs baskets puent et qu'il se fait sur tout leur corps une chaleur épaisse comme de la confiture. Alors... Beatles. Passez outre la pochette, qui est horrible, absurde et scandaleuse dans sa ringardise. Au lieu de ces dessins stupides et laids, on aurait préféré découvrir de chouettes photos et quelques notes: tout le monde ne sait pas tout sur les Beatles.

Quelqu'un a écrit dans ce journal, bien sûr à propos des Stones, que les Beatles étaient des « artistes de variété ». Peste, les anciennes polémiques ont la vie dure. Beatles/Stones, Lennon/McCartney, Jagger/Richard, Pompée/César, mon père/ton père et ta bite est plus petite que la mienne. Roll over, Beethoven, on n'a pas fini de s'entretuer sur ta tombe pour des queues de cerises.

« Twist And Shout », pas du rock? Et Lennon, c'est un chan-



teur de bel canto, peut-être? Sainte Mère, il est des haines de borgne que même un placide ethnologue ne saurait supporter. Et Paul, quand il hurle « Kansas City », ou « I'm Down », c'est du jus de pâquerettes en flacon? Trêve de billevesées, les Fab Four n'ont rien à prouver. Et d'abord ils n'existent plus, leur sabordage en dit long et les braderies l'attestent mieux qu'un pieux sermon sur l'authenticité des quatre loulous de Liverpool.

Cet album, « Rock'n'Roll Music », nouveau maillon dans la chaîne des rééditions, n'est qu'un lambeau d'anthologie, et discutable en tant que tel, mais certainement pas inutile: les Beatles rien que rock'n'rollant, ça ne peut pas faire de mal. Les fans regretteront l'absence de « A Hard Day's Night », « I Feel Fine » ou de « Lady Madonna » et « I Want You », puisque le projet couvre les neuf ans. Mais trois des quatre faces ne dépassent pas 65, ce qui invite plutôt à loucher vers les disques originaux, de « Please Please Me » à « For Sale ». D'autant que Master George Martin s'est toqué bizarrement de tout caser en stéréo: résultat saugrenu, les vocaux sortent à droite, les instruments à gauche, et le trésor fait un peu toc. Sommes-nous supposés riches!

Des quatorze titres du premier disque, dix sont des reprises, et le style du groupe est si pur, si spontané, si sincère que les habituelles comparaisons entre John et Paul au chant s'évanouissent toutes seules. L'unité et l'enthousiasme des quatre sautent aux oreilles comme au cœur avec une évidence irrépressible. Ringo sort grandi des écoutes, juste-là pour marquer, toujours là pour lancer, jamais pour changer: un vrai batteur de rock. Et George ne s'égare pas non plus, qui n'a qu'à laisser sa guitare crier, tressaillir et bousculer le rythme. Et ça fonce, ça tonitrué et ça pète, sans rémission aucune. Au point que seul « I Saw Her Standing There » révèle la marque Lennon-McCartney ici. La première page du second disque, elle, montre la maturation, mais toujours à tra-

vers ces rockers - lasers que sont « Anytime At All » ou « The Night Before ». Elle s'achève avec « Revolution », cet échec encore fier et grandiose de l'individualisme de John. La dernière face capote un peu, forcément: les Beatles se dispersent, mais la saga qui éclate prend des accents d'apothéose flippée (« Hey Bulldog », « Get Back »), toujours cet humour de demi-dieux. Et puis « Helter Skelter ». Ils auraient dû la garder pour la fin, cette apocalypse électrique qui prémonitoirement ne se termine jamais. Comme cette histoire de funambule au bord de l'abandon. Croyez-vous qu'« Helter Skelter » mente? Pour le reste, et c'est peut-être l'essentiel, dansez-y jusqu'à plus d'énergie du tout.

Envoi: get back, Princes et Gigolos, car il est aussi des plaisirs vengeurs. — FRANÇOIS DUCRAY.